

Amours slaves et suaves
La Librairie

Patricia Belzil

Number 113 (4), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24942ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (2004). Review of [Amours slaves et suaves : *La Librairie*]. *Jeu*, (113), 14–16.

Amours slaves et suaves

Pour son premier texte jeunes publics, la comédienne Marie-Josée Bastien osait une pièce aux motifs surannés : dans l'univers poussiéreux d'une librairie à l'ancienne mode, elle campait une comédie romantique doublée d'une histoire de fantôme aux amours nostalgiques... Les petits fans de *Loft Story* allaient-ils marcher là-dedans ? Certains auraient pu en douter. Or, c'est un immense succès : en témoignent l'ovation spontanée que lui réservent les enfants (8 à 12 ans) et le prix Rideau/Roseq qui lui a été décerné au moment de sa création aux Gros Becs, à Québec, en novembre 2003. On comprend cet engouement, car il s'agit d'une bonne petite histoire, défendue avec fougue par quatre comédiens aériens, drôles, vifs. La mise en scène primesautière de Frédéric Dubois ne souffre d'ailleurs aucun temps mort. D'une légèreté vaudevillesque, elle tire profit d'un décor en trompe-l'œil, qui dissimule escaliers et ouvertures, et ne lésine pas sur les mimiques et la gestuelle pour offrir aux enfants un moment de théâtre proprement savoureux.

Aussi éloquent que minimaliste, un prologue nous raconte en accéléré la vie de Jeanne de l'enfance à l'âge adulte. Assise sur une chaise, en train de lire, elle se transforme sous nos yeux, passant de la gamine à la jeune fille : sans qu'on voie qui se cache dans l'ombre derrière elle, quelqu'un l'aide à enfiler ou à ôter un vêtement de façon à modifier son costume, et son livre est troqué contre un autre, plus gros, tandis qu'une voix l'interpelle, la pressant de venir dîner, d'aller à l'école ou en promenade. Les vêtements et la voix changent, les livres épaississent, mais toujours demeurent la passion de la lecture et l'oubli du reste du monde dès que Jeanne est plongée dans un livre. S'étonnera-t-on de la voir ensuite, adulte, acquérir une librairie ? Le spectacle commence en effet le grand jour de l'ouverture, et ça ne se bouscule pas au portillon... Jeanne saura bientôt pourquoi : un fantôme hante la vieille librairie ; il a fait fuir le dernier propriétaire... et les clients ! Mais Jeanne ne s'en laisse pas imposer : que fait chez elle cet intrus, ce dénommé Victor, qui cherche partout, désespérément, un obscur roman ? Son histoire s'imbrique dans celle de Jeanne, nous transportant dans les années 30, à l'époque où la librairie lui appartenait. Il était alors tombé éperdument amoureux d'une belle étrangère ukrainienne, Pétra. Pourtant, il l'avait laissée regagner son pays sans lui déclarer son amour. S'en mordant les doigts, il s'était ensuite lancé dans l'écriture d'un roman pour raconter son histoire d'amour, restée inachevée. Bien décidé à rattraper le temps perdu avant que l'âme de Pétra ne quitte à tout jamais ce monde, il lui faut à présent retrouver le livre afin de le terminer et de vivre, enfin, le dernier chapitre. Or, ce timide repentant reconnaît en Jeanne la même faiblesse : ne cache-t-elle pas elle aussi ses sentiments à Samuel, le gentil chocolatier

La Librairie

TEXTE DE MARIE-JOSÉE BASTIEN. MISE EN SCÈNE : FRÉDÉRIC DUBOIS, ASSISTÉ DE YASMINA GIGUÈRE ET DE LUCIEN DESCHÈNES ; CONSEILLÈRE À LA DRAMATURGIE : LISE CASTONGUAY ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : ÉLISE DUBÉ ; ÉCLAIRAGES ; FÉLIX BERNIER GUIMOND ; MUSIQUE : PASCAL ROBITAILLE ; COSTUMES : ISABELLE SAINT-LOUIS. AVEC STÉPHAN ALLARD, MARIE-FRANCE DESRANLEAU, CATHERINE LAROCHELLE ET NICOLAS LÉTOURNEAU. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU GROS MÉCANO, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 29 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2004.

voisin qui fait battre son cœur ? Après d'énormes obstacles par elle-même érigés, Jeanne se laissera convaincre par l'histoire de Pétra et de Victor, et saisira l'amour qui passe avant qu'il ne soit trop tard.

Le décor est entièrement fabriqué de livres. C'est une librairie à l'ancienne, avec des rayonnages jusqu'au plafond, des échelles, des piles vertigineuses de bouquins partout, et ce sont aussi des livres géants qui, empilés, forment un pupitre et des sièges. Cette scénographie attrayante d'Élise Dubé se révèle un instrument souple et efficace : une simple porte que l'on déplace, et nous voilà à l'extérieur ; un cadre que Pétra traverse pour rejoindre Victor, et nous voici en 1930, un éclairage particulier accompagnant ce changement. Où mieux que dans une librairie pourraient cohabiter ainsi plusieurs univers ? La mise en scène précise de Frédéric Dubois permet aux enfants de saisir non seulement ces allers-retours temporels, mais aussi la convention selon laquelle seule Jeanne peut voir Victor et discuter avec lui. Dans la même veine, les scènes évoquant les rêves de la libraire sont particulièrement réussies ; subtilement amenées, elles tiennent pour acquis l'intelligence du jeune spectateur. Par exemple, dans ce passage hilarant où Jeanne se voit transformée en brebis, bêlant à qui mieux mieux et poursuivant à quatre pattes son prétendant horrifié, rien n'indique, avant que Victor la surprenne endormie sur un banc de la librairie, qu'il s'agit d'un rêve – sauf, bien sûr, la dimension surréaliste de la scène –, et pourtant tous les enfants le saisissent très bien. Régé au quart de tour, le jeu virevoltant des quatre comédiens

La Librairie de Marie-Josée

Deschênes, mise en scène par

Frédéric Dubois. Spectacle du

Théâtre du Gros Mécano, présenté

à la Maison Théâtre à l'automne

2004. Sur la photo : Marie-France

Desranleau (Jeanne), Stéphan Allard

(Victor) et Nicolas Létourneau

(Samuel). Photo : Louise Leblanc.



contribue sans nul doute à la limpidité du spectacle, avec ses différents niveaux narratifs. Si le rôle de Pétra est plus discret, Catherine Larochelle lui confère néanmoins un charme absolu, avec son joli accent slave ou les chaudes intonations de ses répliques en ukrainien, qu'elle susurre à l'oreille de Victor en valsant. Pour leur part, Marie-France Desranleau (Jeanne lunatique, timide, gauche), Nicolas Létourneau (Samuel aussi maladroit, mais dont les talents de chocolatier sont autant de promesses des douceurs à venir...) et Stéphan Allard (espégle et fébrile Victor) se livrent à un amusant ballet, multipliant gaffes, qui-proquos et pirouettes, pour mener à bien leurs affaires amoureuses.

Bien qu'ils soient tracés à gros traits, volontairement caricaturaux, donc, les personnages imaginés par Marie-Josée Bastien possèdent une humanité qui participe sans doute à l'élan de sympathie du public envers eux. Vulnérables, ils admettent leurs erreurs, voire leur lâcheté; ils ont besoin d'encouragement pour aller au-delà de leurs peurs. Les enfants connaissent bien cela. N'est-il pas parfois plus facile de se réfugier, comme Jeanne, dans le rêve que de risquer un refus, un échec? Ainsi roucoulera-t-elle dans son sommeil lorsque le chocolatier, habillé en chevalier, viendra l'enlever... Si l'auteure signe bien sûr un vibrant hommage à la lecture, elle écorche au passage un certain romantisme féminin sorti des romans à l'eau de rose, tout en images préfabriquées, qui a du mal à trouver un écho dans la réalité. Au bout du compte, c'est un amour bien concret que Jeanne déclarera à son Samuel: elle aime... qu'il se cogne partout, elle aime... qu'il soit couvert de farine, elle aime... tous ses autres signes particuliers et petits défauts qui en font un être unique.

Le pari de Marie-Josée Bastien est bel et bien gagné: les enfants ont vibré aux accents mélancoliques de l'accordéon et applaudi longuement les amours slaves et suaves de ses héros. **J**



Stéphan Allard (Victor)
et Catherine Larochelle
(Pétra) dans *la Librairie*
(Théâtre du Gros Mécano,
2003). Photo: Mirella Girard.